

Le déroulement et les implications sociales du Gukuna :

Le Genre à travers l'analyse de la pratique du Gukuna¹ dans le Rwanda précolonial (partie II)

Mots-clés : Anthropologie, Genre, Gukuna, Sexualité, Rwanda

Gakima A.

La population rwandaise est unanime pour concevoir la pratique du Gukuna², une des caractéristiques culturelles qui caractérise le mieux la culture rwandaise. Cet usage prend racine au cœur de la tradition. Tout regard extérieur se doit de commencer par appréhender le Gukuna comme « intimité culturelle »³. Il s'agit d'une coutume vécue, glorifiée, vénérée et honorée de l'intérieur. Un étranger peut assister à une conversation sur ce sujet, et ne pas saisir les nuances, la sémantique du propos. Seuls les concernés reconnaîtraient intimement l'étendue du dialogue. La notion d'« intimité culturelle » explique pourquoi le Gukuna reste une pratique encore largement ignorée des allochtones. Le présent article est divisé en deux volets. La première partie traitera du contexte théorique et sociopolitique où se déroule la pratique du Gukuna. La seconde analysera en profondeur le déroulement et les implications sociales de la pratique du Gukuna.

1. Introduction

Au Rwanda, il existait des devoirs et des tabous à suivre scrupuleusement si l'individu désirait monter en grade ou être considéré par ses congénères. Nous avons vu dans le précédent article sur le contexte théorique et sociopolitique du Rwanda ancien que le paroxysme de l'éducation des enfants était la célébration du mariage. En règle générale, l'endogamie était interdite dans le clan. Il est intéressant de distinguer la prohibition d'union matrimoniale et l'interdiction d'avoir des rapports charnels à l'intérieur de son clan. À part, le tabou lié à l'inceste, les rapports sexuels étaient autorisés en privé au sein de son clan. En résumé, les membres d'un même clan

¹ GAKIMA Aline, Le genre dans un contexte post-traumatique, le cas du Rwanda et la pratique du Gukuna, Édition Universitaire Européenne, 2019. Mémoire réalisé dans le cadre du master d'anthropologie à l'Université Libre de Bruxelles en 2010 et publié en mars 2019. Recherche ethnographique sur le terrain, effectuée entre 2009 et 2010 pendant 2 mois et demi.

² Je me suis inspirée du livre de MUSABYIMANA, Gaspard. *Pratiques et rites sexuels au Rwanda*. Le Harmattan : Paris, 2006.

³ HERZFELD Michael, *L'intimité culturelle*, Presses de l'Université Laval, 2007

pouvaient avoir une liaison sexuelle mais ne pouvaient pas se marier. Par contre, le coupable de l'inceste, dévoilé publiquement, subissait automatiquement une déchéance morale de son rang social. Cette déconsidération avait des répercussions dans plusieurs domaines y compris dans celui des biens de la fortune.

En matière de sexualité, seules les filles ayant prononcées, au moins une fois, les vœux de mariage avaient la permission morale d'avoir des relations sexuelles. Les jeunes mariés prêtaient sermon devant les familles et les représentants (les devins, les oracles) des ancêtres de leurs lignées respectives. L'accomplissement des différents rites de cérémonie de mariage transmutait la jeune fille en femme, le jeune garçon en homme. Le mari devenait, au regard des autorités, le seul chef du foyer : c'est-à-dire que pour toutes formes de prestations, en l'absence du mari, les autorités ne pouvaient pas s'en prendre à l'épouse. Cette attitude vis-à-vis de la femme dévoilait une sorte de reconnaissance sociale, du respect dû à la dignité des mères de maison.

Le chemin pour devenir une femme était long. La mère était un soutien précieux. Les voisines de sa génération, lui complétaient la formation en lui apprenant toute la panoplie du savoir-être femme dans les relations conjugales. Elles l'accueillaient dans le groupe de filles en âge de pratiquer le Gukuna. Ainsi, toutes les jeunes filles de sa localité développaient (ensemble) artificiellement leurs organes sexuels en vue de plaire à leur futur époux.

2. Le Gukuna et la métaphore du balai

Le premier jour du reste de sa vie restait gravé dans sa mémoire et à vie. Des jeunes filles de son village, des amies, des connaissances, les plus grandes l'accostaient un après-midi, quand les corvées de la matinée et du midi étaient achevées, lui demandant de l'accompagner discrètement pour couper certaines plantes typiques pour fabriquer des balais. Ces plantes poussant loin des habitations sont dites en kinyarwanda de «*umweyo*» et signifie à la fois de l'outil de balayage. Les rwandaises disent «*guca umweyo*» pour dire « couper la plante *umweyo* ».

La jeune fille acquiesçait par la parole ou par un geste et s'en allait prévenir sa mère qu'elle partait «*guca umweyo*» et qu'elle sera de retour pour les corvées vespérales. Sa mère saisissait directement la sémantique, la métaphore et l'autorisait à quitter le village.

Pour mieux saisir l'importance de ce terme en kinyarwanda, il faut d'abord, appréhender la valeur de cette plante, la connotation liée aux balais, outils utilisés par les femmes. Ce sont elles qui s'occupent de la gestion du foyer et de faire le ménage de l'enclos familial. Étant donné que la pratique du Gukuna est un phénomène féminin qui devait rester caché des hommes, les femmes avaient inventé une métaphore, un substitut qui n'est compréhensible que par les concernées. Quand, elles parlaient de «*guca umweyo*⁴», elles exprimaient en réalité la pratique

⁴ Dans certaines régions du Rwanda, notamment vers le Nord, pour parler de la pratique du Gukuna, certaines femmes m'ont répondu, qu'elles utilisaient la métaphore « *d'aller chercher du bois pour le feu* » à la place « *d'aller couper la plante pour fabriquer les balais* ». Les deux activités sont des corvées féminines.

du Gukuna. Même aujourd'hui, il vaut mieux utiliser ce terme, les rwandaises le trouvent plus respectueux.

3. Le Gukuna et la prohibition de l'inceste.

Lorsqu'une mère entendait pour la première fois cette expression de la bouche de sa fille, elle se sentait soulagée. Les femmes de la famille avaient accompli leurs responsabilités. Comme la tradition interdisait à la mère d'en parler avec sa fille, elle comptait toujours sur la gentillesse des autres femmes. Dans mon livre, j'ai émis l'idée que cette interdiction faisait référence à la prohibition de l'inceste. Une mère - qui expliquait les choses sur la sexualité à sa fille - était perçue comme si elle commettait activement l'inceste. Dans ce cas-ci, la parole s'assimilait à l'acte, à l'action. L'inceste est un tabou. En mettant cette interdiction au premier plan, la société a obligé ses citoyens à se marier en dehors de leur famille, de leur clan, de leur groupe. Lévi-Strauss, dans son livre sur « les structures élémentaires de la parenté » paru en 1949, *«l'interdit de l'inceste a permis la formation de la société dans le sens où les individus ont été forcés d'élargir leurs relations à des groupes sociaux autres que le leur»*⁵. Le mariage en dehors de la famille ou du clan permettait des alliances avec des familles extérieures, agrandissait la famille, enrichissait économiquement le clan et évitait la consanguinité.

À travers cette prohibition de la transmission verticale entre la mère et sa fille, la communauté avait encore été astucieuse en obligeant les femmes entre elles à collaborer. Elles se devaient entraide. Par exemple, si une mère se comportait de manière malfaisante envers les autres femmes, celles-ci pouvaient se venger en omettant d'apprendre la pratique à sa fille. Pire encore, la vengeance pouvait porter sur une mauvaise instruction en donnant des informations erronées à l'enfant.

Le crime était placé sur la mère si une fille n'avait pas accompli la pratique du Gukuna. Malgré, qu'elle était exclue des enseignantes de la coutume, elle avait l'obligation suprême de s'assurer que sa fille arriverait au mariage avec toute la panoplie nécessaire. Si le mari s'apercevait de l'omission du Gukuna, la femme était renvoyée avec déshonneur⁶. La famille de la mariée répudiée devait rembourser la dot et vivre honte, ignominie, souillure. Le mari se remariait, prenait une autre femme, mais il sera toujours considéré comme le mari de la femme répudiée. Cette dernière avait également la possibilité de se remarier mais il sera plus difficile pour elle de trouver un autre mari.

La coutume du Rwanda ancien ignorait l'indissolubilité du lien matrimonial. Le divorce était perçu comme un incident, parfois désagréable, mais jamais irréparable. Le couple pouvait se séparer, se remariait avec d'autres conjoints, mais ces divorcés seront toujours considérés par la société comme lié par les cérémonies de mariage dans la catégorie dite de « *polygamie*

⁵ LÉVI-STRAUSS Claude, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF, 1949 ; nouv. Ed. Revue, La Haye-Paris, Mouton, 1968

⁶ MUSABYIMANA Gaspard, cité plus haut, mentionne que la fille était renvoyée avec un panier vide et une tige de roseau pour symboliser le caractère vide de la jeune. Un roseau est une tige qui est vide à l'intérieur. Pour ajouter un élément de compréhension, plus bas, vous lirez, que la pratique du Gukuna était faite pour rendre la femme complète, sans la pratique, il lui manquerait un élément pour être entière. Elle ne doit pas être vide comme un roseau.

*successive*⁷». C'est-à-dire « *que l'homme a épousé une première femme, puis ils se sont séparés, et, du vivant de cette dernière, il en a pris une autre* »⁸».

Je rappelle ici que la polygamie était pratiquée à cette époque ; même si la monogamie représentait le type de mariage le plus répandu. Elle était parfois source de conflit, de jalousie si le mari ne consultait pas sa première femme dans le choix de la seconde. Mais en général, le partage du mari se faisait de façon courtoise. À l'époque, avoir plusieurs femmes était un signe de richesse.

Il existait des circonstances sociales qui poussaient un homme à épouser une seconde femme.

La première situation qui pousse à la polygamie, concerne le cas d'un homme, fortement amoureux de sa femme, une première femme capable de gérer parfaitement les affaires du ménage, une épouse de prestige mais qui malheureusement ne savait pas donner une descendance à cause de sa stérilité. Dans ce cadre, l'homme recourait à la polygamie en épousant une deuxième. En général, sa femme lui conseillait de choisir une autre capable de lui donner des enfants. Le couple prenait souvent une femme dans la famille de la première, par exemple une sœur ou une cousine. Les deux coépouses, de par leur filiation sanguine, partageaient harmonieusement le mari et s'entraidaient mutuellement.

La deuxième circonstance qui aboutissait à la polygamie était lié à l'oracle du devin. Les rwandais pratiquait l'art divinatoire en allant consulter les devins pour connaître les souhaits et les besoins des ancêtres, pour mieux appréhender les entités invisibles susceptibles d'interférer dans la vie des vivants. Il arrivait que l'oracle « *exigent que l'intéressé prenne une autre femme, qu'il fonde un second foyer, en l'honneur de tel esprit de ses parents. Son premier foyer étant déjà consacré à tel esprit, le second ancêtre, réclame le foyer, exige donc une autre épouse en son honneur* »⁹».

Ce deuxième cas, selon l'abbé KAGAME était le motif le plus ordinaire à la base de la polygamie.

Le troisième cas de la polygamie est lié aux différentes propriétés cadastrales d'un homme. Au plus la distance était grande entre ses terres, au plus, il devenait nécessaire d'y installer une personne de confiance pour la gestion de la propriété. « *A tel fief le dignitaire assigne telle femme qu'il épouse, mais elle n'a pas nécessairement le même rang que la première femme. Ce sera souvent une fille qui ne partagera même pas les repas avec son mari ; celui-ci sera pour elle bien plus un maître qu'un époux. Elle ne sera qu'une femme préposée aux affaires du ménage, quoique son maître ait accompli sur elle les cérémonies du mariage*¹⁰ ». Lorsque le mari gagnait une nouvelle terre, il prenait une nouvelle femme pour s'en occuper. Chacune avait la gestion économique, au nom de son mari, de tout ce qui se trouvait sur sa terre.

À cette époque les familles vivaient en autarcie. Donc, au plus, un homme avait des enfants, au plus, il y avait une grande main d'œuvre, au plus, ces récoltes étaient abondantes. Comme le nombre d'enfant est limité pour une femme, mieux valait avoir plusieurs épouses.

Les coépouses ne cohabitaient pas dans un même espace exigu. Chacune s'occupait de son propre foyer. Le mari passait de foyer en foyer. La favorite avait la chance de voir son mari plus

⁷ Alexis Kagame, Op. cit. p. 292

⁸ Alexis Kagame, Op. cit. p. 292

⁹ L'abbé KAGAME Alexis, les organisations socio-familiales de l'ancien Rwanda, 1954, p 294

¹⁰ L'Abbé KAGAME Alexis, op cit. p. 295

souvent. Les enfants héritaient uniquement des biens liés à leur mère. Donc, chaque mère avait intérêt à être la plus économe possible, en trouvant des moyens d'agrandir ses possessions.

La polygamie n'est pas à comprendre en fonction de l'individu mâle qui cherche à se pavaner devant les femmes. Le choix final ne venait pas directement du mari qui cherche à faire du mal à sa première femme. Chacune était désignée pour remplir un rôle social bien précis, indépendamment de la volonté du chef de famille.

4. Le Gukuna et le groupe d'âge

Revenons à l'étape où l'adolescente venait de recevoir la permission d'aller couper les plantes pour fabriquer le balai. Cet après-midi, elle entrait dans un groupe de filles. Il sera soudé à vie. Elles auront une totale confiance entre elles et pourront compter les unes sur les autres en cas de coup dur. La novice était la benjamine de la bande. Elle connaissait bien évidemment toutes les filles mais c'était la première fois qu'elles allaient ensemble accomplir un rituel ancestral transmis de génération en génération pour et par les femmes.

Ce jour, les jeunes filles partaient du village, elles se dirigeaient vers la brousse, un endroit où régnait jadis les animaux sauvages de la savane, où les garçons pouvaient y circuler comme bon leur semblait¹¹. Elles emportaient avec elles, des paniers, des nattes, du beurre de vache et de quoi allumer un feu. En chemin, elles cueillaient différentes plantes aux propriétés multiples : pour leur parfum exquis, pour le gonflement de la peau, pour la lubrification, pour l'anesthésie, etc. Au commencement, les petites lèvres étaient tellement minuscules, qu'il fallait y appliquer des plantes pour les gonfler et agrandir la surface. Heureusement que les plus grandes connaissaient des plantes pour une anesthésie locale. La débutante apprendra à toutes les reconnaître parmi des milliers d'herbes, de plantes, d'arbustes qui avaient élu domicile dans son environnement. À la fin du processus, l'apprentie sera une botaniste accomplie.

5. Le Gukuna et l'espace du rituel

Une fois arrivées dans un lieu où les herbes étaient suffisamment hautes et abondantes, les filles s'y installaient. Elles y déposaient les nattes pour s'y asseoir, parfois, elles y faisaient du feu. La plus âgée donnait le signal pour se déshabiller. Elles devaient se dénuder en même temps. Avant de se dévêtir, les plus grandes expliquaient aux nouvelles que cette étape était très importante. Celle qui traînerait ne pourra jamais avoir la taille parfaite des petites lèvres.

Avec cet avertissement, toutes les filles se découvraient en même temps. Les rwandaises de l'époque n'avait pas le même rapport prude sur la nudité. Tous les enfants jusqu'à la puberté, y compris les petites filles, étaient nus.

¹¹ Je rappelle dans cet article, les garçons, les hommes n'étaient pas circonscrit à rester au village ou dans l'enclos familial. De par leur tâche de vacher, ils avaient la tâche de nourrir, de soigner et d'emmener le gros bétail paître dans les champs ou partout ailleurs où l'herbes étaient fraîches. Parfois, ils restaient des jours, des semaines en déplacement à surveiller leurs troupeaux.

Dans ce lieu du rituel, deux par deux, les filles s'entraidaient à s'étirer les petites lèvres. Concrètement, une des filles - plus novices - s'allongeait sur le dos sur la natte, les jambes écartées en position d'une consultation gynécologique. Une autre, plus expérimentée, s'agenouillait devant son binôme. D'abord, cette dernière l'enduisait de crème de beurre de vache ; de la pommade de potion issue de la mixture des différentes feuilles cueillies en chemin. Ensuite, elle commençait à lui faire des étirements, des massages aux niveaux des petites lèvres du vagin. J'utilise consciemment le terme de massage car les gestes appliqués pour l'étirement ressemblent grandement à cette technique. Enfin, les deux partenaires s'échangeaient de place.

6. Le Gukuna et les objets rangés du côté des femmes.

Tous les outils apportés par les filles sont des objets rangés symboliquement du côté féminin. Dans le Rwanda précolonial, les nattes et le beurre de vache étaient des éléments qui représentaient à eux deux le monde des femmes, ils incarnent les valeurs absolues de la féminité. À travers ces deux ustensiles, elles peuvent acquérir du prestige, de la respectabilité et avoir une influence sur les autres femmes et même avoir une certaine autorité envers les hommes¹².

Les anthropologues reconnaissent la valeur scientifique de tels objets qui sont soit rangés du côté des femmes, soit du côté des hommes. La recherche ethnographique peut se frayer un chemin en commençant par l'analyse de tels objets, et de fils en aiguille, arriver à appréhender l'ensemble de la mythologie, à saisir la structure sociale, à interpréter la manière dont une civilisation fonctionne dans sa globalité. Dans ces sociétés où ces objets sont dichotomiques, il serait inimaginable qu'un homme touche des instruments de femme. Le mythe stipule qu'il se transformerait en femme en les touchant. Le même mythe énonce la même tragédie de changement de sexe pour la femme qui oserait manipuler des objets masculins comme la lance.

7. Le Gukuna et la douleur du premier jour.

Revenons à l'étape où la néophyte commença la pratique du Gukuna en acceptant de se dénuder, de s'allonger sur le dos, les jambes écartées, de se faire masser dans ses parties les plus intimes. Elle se trouvait dans un lieu quasiment sacré, en compagnie de son groupe d'âge qu'elle côtoierait pendant cinq années de pratique et à jamais. Ce jour fut probablement le pire de sa vie. Une chose fut certaine, son cerveau ne l'effacera pas de sa mémoire. Presque toutes les femmes que j'ai interrogées, répondirent sans hésitation que les premières fois, ce massage irritait la peau et faisait souffrir¹³. Les plantes anesthésiantes ne suffisaient pas à adoucir la

¹² Pour une meilleure compréhension de l'importance de la notion du « beurre de vache et des nattes », vous pouvez lire mon livre, cité plus haut, dans le chapitre de la socialisation des filles.

¹³ En référence à la modification du sexe féminin, et avec la douleur des premiers jours de la pratique, le Gukuna pourrait être diagnostiqué par l'organisation mondiale de la santé comme une mutilation génitale féminine au dernier degré, la définition de type 4.

L'Organisation mondiale de la santé (OMS) définit les mutilations génitales féminines (MGF) comme étant toutes les interventions aboutissant à une ablation partielle ou totale des organes génitaux externes de la femme ou toute autre lésion des organes génitaux féminins pratiquée à des fins non thérapeutiques. Le type 4 comprend toutes les

douleur. Certaines petites filles marchaient bizarrement la première fois. Aucune ne mentionna qu'elle ne parvenait plus à se mouvoir, mais elles avouaient qu'elles se déplaçaient de façon étrange, de manière anormale. Les femmes du village discernaient les petites filles au premier jour de la pratique. La mère s'identifiant en sa fille, se réjouissait en silence. –comme elle ne pouvait pas en parler avec sa fille-. Plus tard, jeunes filles et femmes plus âgées plaisanteront ensemble sur leur première fois. Les femmes - que j'ai interrogées- se rappelaient parfaitement de leur première fois. Elles en parlaient avec plaisir, elles semblaient heureuses d'évoquer ces moments passés.

8. Le Gukuna et la liberté d'expression

Dans l'espace du rite du Gukuna, la plus âgée, celle qui avait quasiment atteint la bonne taille des petites lèvres, endossait le rôle d'agent de sécurité, elle guettait les indésirables qui s'approcheraient du sanctuaire. Elle surveillait l'arrivée des garçons, ou des animaux sauvages comme les serpents.

Dans cet emplacement apprivoisé par les adolescentes, la parole y était libre. Elles y parlaient de tous et librement. Elles discutaient entre autre de garçons, des flirts. Les tabous y étaient levés. Elles y dissertaient sur les rapports sexuels. Je rappelle que certaines filles pouvaient être mariées et avaient déjà eu leur nuit de noce. Elles se donnaient des astuces sur la manière de garder un homme ; du comportement approprié envers la belle-famille. Elles débattaient de politique, du Roi et de la reine, de religion, de la nature. Bref, tous les thèmes de la communauté y étaient exprimés sans censure. Par exemple, les filles évoquaient les préparatifs de la prochaine fête du *muganuro*, sorte de nouvel an qui coïncidait avec les semailles de la céréale de sorgho. Une cérémonie collective importante à l'honneur de la royauté. Le roi - en tant que représentant des dieux capable d'agir sur la pluie et du beau temps- bénissait les ensemencements, les bétails, et la population. Pendant cette période, durant deux semaines, le roi et les tambours¹⁴ – les emblèmes royaux, en particulier le tambour sacré nommé KARINGA - étaient en déplacement à travers tout le pays, à distribuer des cadeaux sous forme de parcelles ou de vaches. Les adolescentes espéraient apercevoir le représentant de la nature, leur chef suprême. Avec beaucoup de chances, elles feraient parties des multiples épouses du roi. Ainsi, leurs progénitures viendraient agrandir le nombre de princes, les prétendants « au trône de

autres interventions nocives pratiquées sur les organes génitaux féminins à des fins non thérapeutiques, comme la ponction, le percement, l'incision, la scarification et la cautérisation. Voir GAMS.BE

¹⁴ Pour une meilleure compréhension de la place du tambour dans la société du Rwanda ancien, voir Smith Pierre. Les tambours du silence (Rwanda). In: L'Homme, 1997, tome 37 n°143. Ou

https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1997_num_37_143_370309,

Voici un extrait pp. 156 : *les secrets des tambours jouent les premiers rôles, et qu'une littérature surabondante consacrée à cette civilisation, sur la trame d'idéologies et d'interventions étrangères massives, n'a fait que recouvrir d'une couche opaque et déformante sous laquelle le piège à pensée, n'étant plus reconnu pour ce qu'il est, en vient à opérer d'une façon excessive et perverse contre cela même qu'il devait défendre et qui était, par exemple, comme le texte le préconise en toutes lettres et à tous moments, l'unité du peuple du royaume dans ses diverses composantes et à toutes ses jointures, économiques, régionales, claniques, guerrières ou dynastiques. L'immunité même des principaux ritualistes, jouissant de privilèges royaux à la tête d'enclaves héréditaires, les tenait à l'écart des manipulations conjoncturelles diverses et leur assurait les conditions d'une impartialité tout entière dévouée à l'entretien de règles immémoriales dont ils étaient les gardiens.*

*fer*¹⁵ ». Le futur roi n'était pas nécessairement le fils aîné de la reine, de la première épouse. Les nobles de la cour royale, au côté des devins royaux, choisissaient le dauphin du roi parmi tous les princes. La légende voulait que le choix se porte sur l'enfant mâle né avec un épi de sorgho dans sa main. Nous comprenons, alors l'importance de cette céréale¹⁶. La place de mère du roi était très convoitée car elle se retrouvait propulsée au sommet du pouvoir. En effet, la reine-mère partageait le pouvoir avec son fils.

9. Le Gukuna et l'habit de la femme.

La pratique du Gukuna ne se résumait donc pas, à l'étirement des petites lèvres. Selon, la cosmogonie rwandaise, la femme naissait incomplète. À la naissance, il lui manquait un élément pour être entière. Les petites lèvres servent de vêtement du vagin, de couverture de la femme. Sans cet habit pour la couvrir, elle serait littéralement nue. La nature n'est pas parfaite, elle a besoin des femmes pour l'aider à créer la matière. La nature a besoin de la culture pour exister. La culture part d'un élément de la nature pour créer des catégories sociales à caractère à priori immuable.

Ce bout de lèvre – considéré de trop par les étrangers - est perçu par les rwandaises, comme constituant essentiel à la complétude de leur existence. D'un point de vue émic - le point de vue de ceux qui le pratiquent- le Gukuna était la substance de la vie (sociale du moins). Il était le cœur de la tradition. Le corps de la femme devenait plus élastique, plus esthétique, plus fluide pour générer des orgasmes à souhait. La jouissance féminine était accompagnée de sécrétions vaginales abondantes qui jaillissaient en forme de fontaine de jouvence.

10. Le Gukuna et la femme fontaine

Le Gukuna est une pratique sexuelle dans le sens où il consiste en une élongation des petites lèvres vaginales. Les femmes la pratiquaient dans l'objectif d'accroître la zone érogène. L'aspiration première de cette pratique était de susciter du plaisir sexuel chez la femme. Pour les rwandais de l'époque, une femme épanouie sexuellement, l'était également dans la vie quotidienne ; elle pouvait remplir ses devoirs de femme avec sérénité. Par le Gukuna, elle

¹⁵ Petit clin d'œil, à la série en vogue de *Game of Thrones* réalisée par David BENIOFF et Daniel Brett. WEISS. La série est inspirée du roman de George R.R. MARTIN où neuf familles nobles rivalisent pour le contrôle du Trône de Fer dans les sept royaumes de Westeros.

¹⁶ Chrétien Jean-Pierre, *Le Sorgho au Burundi*. In: Journal des africanistes, 1982, tome 52, fascicule 1-2. pp. 145-162.

Selon cet auteur, *le sorgho a été négligé dans les études du Burundi au profit de la vache. Il est pourtant au cœur de la symbolique qui légitimait le pouvoir royal, notamment à l'occasion de la fête annuelle des semailles. Cette fête, le muganuro associait un culte du tambour dynastique, un rituel agraire, une véritable fête nationale et le renouvellement périodique de la puissance du mwami (le roi). Célébrée jusqu'en 1928, elle rythmait le temps social, parallèlement à un rituel, sans doute plus ancien, celui des prémices de l'éleusine effectué dans les familles. Articulant le calendrier des mois lunaires et celui des saisons, le muganuro se situait à un moment très favorable sur le plan agronomique. Les deux céréales, associées à l'élevage, ont représenté une étape ancienne de l'histoire rurale, précédant la diffusion du bananier et du haricot américain.* Voir https://www.persee.fr/doc/jafr_0399-0346_1982_num_52_1_2127

Nous pouvons faire la même analyse sur le Rwanda précolonial.

acquerrait une maîtrise de son corps, elle connaissait les zones qui lui procuraient le maximum de sensations. D'ailleurs, à chaque rapport conjugal, la femme avait (devait avoir) un orgasme. Elle éjaculait au même titre que son partenaire. Les rwandaises étaient *des femmes fontaines*. Elles pouvaient expulser jusqu'à un litre de liquide vaginal. Au plus, ce liquide était abondant, au plus la femme avait du prestige. Une femme qui jouissait, éveillait le plaisir sexuel à son partenaire masculin. Tous les matins, elle se dépêchait d'exposer la natte nuptiale devant sa maison pour que l'entourage puisse admirer ses prouesses sexuelles. Dans la langue du Rwanda, le terme d'éjaculation n'a pas uniquement une connotation masculine, les femmes l'utilisent également.

Les femmes sans orgasmes qui n'arrivaient pas à fabriquer cette quantité de liquides étaient mal jugées socialement.

Si elle parvenait à prouver l'incapacité du mari à lui procurer du plaisir, cela pouvait devenir un motif de séparation. Si toutes les partenaires sexuels coutumiers de son mari se plaignaient de sa technique, alors, l'épouse pouvait demander la rupture des liens de mariages sans devoir rendre la dot. Si elle était la seule à exprimer son mécontentement, alors, la complication venait d'elle. L'époux avait également la possibilité de demander le divorce et récupérer une partie de sa dot. Il existait une multitude de remèdes (des potions, de filtre, des guérisseurs) pour soigner la femme et raviver le désir sexuel.

Autant les femmes avaient l'obligation d'avoir un orgasme en éjaculant une quantité abondante de sécrétion vaginale, autant l'homme devait lui procurer ce plaisir.

Il convient d'analyser le plaisir de la femme rwandaise à travers la notion de l'identité collective et pas seulement du point de vue de l'individu. Nous venons de voir que cet orgasme féminin a des répercussions sociales importantes dans la gestion de la société. Pendant la relecture de cet article, le professeur d'histoire de l'Art et de philosophie, David Jean's NOKERMAN me faisait remarquer que « *contrairement à la conception occidentale du plaisir sexuel où l'individu poursuit un plaisir immédiat, qui cherche à assouvir des pulsions dans l'instant, dans le but de répondre à des envies suscitées par une volonté de type égoïste et narcissique ; dans l'entendement rwandais, l'individu est en quête d'un plaisir à long terme, d'un sentiment plus large de bien-être social, dans l'intention de satisfaire une volonté de type altruiste et communautaire* ». Le bon fonctionnement de la société dépend de la bonne gestion de son plaisir sexuel.

La personne rwandaise existe principalement dans sa manière d'agir avec le groupe. Cette conception de l'individu nous permet de mieux saisir les subtilités implicites du concept de plaisir féminin. La sexualité est un rite tramé de codes. L'orgasme féminin fait partie d'un cérémonial, d'un ensemble de règles à observer en matière d'étiquettes sociales. Ce protocole est enseigné pendant les cinq années de l'apprentissage du Gukuna.

11. La pratique sexuelle masculine et le Kunyaza

Le Kunyaza est une technique sexuelle masculine. Sans m'attarder sur cette pratique du Kunyaza¹⁷, qui nécessiterait un article à lui tout seul, retenons que les garçons possédaient également leur propre école pour apprendre en profondeur la sexualité, les autres disciplines de la vie, pour devenir des hommes, c'est-à-dire les futurs protecteurs de la famille et de la société. La mission première des hommes portait sur la virtuosité des techniques sexuelles. Son autorité passait à travers la satisfaction conjugale de sa femme. La première règle, dans son éducation sexuelle, consistait à maîtriser son éjaculation. Il devait finir après sa conjointe. La deuxième règle concernait le savoir-faire des techniques du Kunyaza. Le garçon apprenait à manipuler – avec sa main ou sans – son phallus, à le tapoter habilement sur le clitoris et les autres zones érogènes du sexe féminin. La troisième leçon était la conscience, l'acceptation du critère clitoridien de la femme. Il assimilait qu'il fallait alterner entre la pénétration vaginale et la stimulation du clitoris. Ici, aucune dichotomie faite entre les femmes qui auraient un plaisir sexuel vaginal ou clitoridien, les rwandais savaient jongler entre ces deux sources de plaisir, même si la pratique du Kunyaza insistait sur l'excitation des parties érogènes externes.

12. Le Gukuna et le clitoris

Les Rwandais avaient compris l'importance de cet organe du clitoris dans la configuration du plaisir sexuel féminin. Ils savaient à l'époque que cette anatomie de l'appareil génital féminin était assez grande et qu'il s'agissait d'un corps érectile qui possédait des terminaisons nerveuses importantes. Comme, il se trouve à l'intersection et au sommet des petites lèvres, il n'était pas rare que pendant l'étirement des petites lèvres, les jeunes filles essayaient d'agrandir également le Clitoris. Selon certaines femmes que j'ai interrogées, les plus âgées ayant dépassé la quarantaine, ont avoué avoir étiré le clitoris en secret, chez elle, dans leur chambre. Etant la partie la plus sensible du corps féminin, ces femmes ont naturellement suivi la logique du Gukuna qui consiste à agrandir la zone érogène dans le but d'être les plus respectées socialement. Les hommes apprenaient non seulement à stimuler la partie visible qui ne comporte que le gland en dessous du capuchon, mais également, à exciter la partie immergée de l'organe, bien plus grande qu'on ne pense, plus large que ne le montre les manuels d'anatomie.

Dans ce Rwanda précolonial, le plaisir sexuel de la femme a fait l'objet de vénération, il fut érigé au sommet de la culture et il participa à la gestion des représentations sociales à valeurs nobles et positives.

13. Le Gukuna et l'économie

Concluons cet article en montrant le lien entre cette pratique et les richesses générées au niveau de la famille et de la société dans son ensemble.

¹⁷ Pour plus d'information sur la pratique du KUNYAZA, voir Le livre de MUSABYIMANA, Gaspard, cité plus haut. Ou consulter le livre de Gakima Aline, cité plus haut, dans le chapitre de la socialisation des garçons.

Une fois la pratique du Gukuna terminée, la jeune fille se mariait et devenait mère quelques mois plus tard. Le mariage lui conférait un statut de femme et chaque naissance venait confirmer son statut. Avec la division traditionnelle du travail, elle était la chef dans ses prérogatives¹⁸. En l'absence de son mari, elle était la supérieure hiérarchique de sa famille et de toutes les personnes établies sur sa terre. En effet, en fonction de son rang, la femme avait beaucoup de personnels pour l'aider dans ses tâches. Dans le Rwanda ancien, une femme ne pouvait pas épouser un homme d'un rang inférieur. Par le mariage, elle pouvait avoir une mobilité sociale ascendante. Les vaches et les terres étaient les deux attributs par excellence de la richesse. Le bétail familial augmentait par exemple si leur fille en âge de se marier, recevait une grande dot, si le mari en héritait à la mort du père, ou lors de la distribution du roi pendant les cérémonies du *muganuro*.

En attendant ces trois événements, il existait d'autres façons d'acquérir des richesses. Une des manières était connectée avec les partenaires sexuels coutumiers. Une femme avait des rapports sexuels avec tous les frères de son mari. Pendant les déplacements prolongés du mari, les beaux-frères avaient l'obligation de protéger la femme et les enfants. Il arrivait fréquemment qu'ils dorment avec elle. Cette coutume effaçait la stérilité au masculin. Quand le mari était stérile, les frères engrossaient l'épouse sans que cela ne cause aucune incidence sociale. À l'inverse, si le problème génétique venait de la femme, la société n'avait aucun moyen d'y remédier. En général, elle était répudiée avec les déshonneurs qui en découlent. Certains hommes, ne divorçaient pas de leur femme stérile, si celle-ci savait s'occuper de la gestion des affaires familiales. Si en plus, la femme était de bonne famille, le mari choisissait plutôt une seconde femme pour lui donner des héritiers.

En dehors des partenaires coutumiers, avec la complicité du mari, elle pouvait copuler avec certains hommes de même rang ou de rang supérieur. Le mari laissait sa femme en compagnie du visiteur et revenait plus tard. En échange, elle recevait des cadeaux de toutes sortes, comme un veau, une vache, un taureau ou un lopin de terre. Ses offrandes au final revenaient au mari en tant que chef du ménage. Une femme jouissant d'une réputation exemplaire dans ses prouesses sexuelles en exposant l'auréole attirait des prétendants aux multiples cadeaux. Au travers de sa femme, l'homme montait dans la hiérarchie sociale. Si la terre offerte était suffisamment étendue et éloignée du village, alors, l'homme pouvait épouser une autre femme pour s'en occuper. Au plus, la famille s'agrandissait ; au plus, elle pouvait générer des richesses. Au plus, le capital économique était étendu ; au plus, le père était sollicité à donner son avis sur les enjeux de la cité.

¹⁸ Par exemple, la femme était la gardienne du grenier des récoltes. *Une épouse sévère ne tolérant pas que son mari touche dans ses greniers, le poussait à se créer ses propres champs* (nommé en kinyarwanda de ICIBARE). *Il y avait des femmes qui n'accueillaient pas bien les parents de leur mari, qui ne leur offraient rien même pour étancher leur soif ou apaiser leur faim.*

L'Icibare peut se définir comme un champ cultivé temporairement par un enfant ou un homme qui en gardera les produits selon sa volonté en dehors du cadre strict des obligations familiales.

L'icibare du chef de famille comprend un ou plusieurs lopins, séparés ou rapprochés, portant une ou plusieurs cultures, sans règle précise. Les produits de ces jardins serviront à ses plaisirs ou à des besoins personnels qui ne concernent pas un autre membre de la famille. Voir Nsanze Augustin. Un domaine royal au Burundi Mbuye (env. 1850-1945) Paris : Société française d'histoire d'outre-mer, 1980. Ou https://www.persee.fr/doc/sfhom_0294-6742_1980_mon_4_1.

Nous pouvons faire la même analyse sur la société du Rwanda ancien.

14. Le Gukuna et la nostalgie culturelle

À partir de l'analyse de la pratique du Gukuna, nous avons appréhendé les rapports sociaux dans leur globalité. La société rwandaise précoloniale allouait un réel culte de la femme à travers l'apprentissage du Gukuna. La femme y était analysée comme le cœur de la famille, du ménage. La famille pouvait y être étudiée comme une société en miniature où se jouait des interactions sociales de pouvoir. Nous pouvons en déduire que la femme y avait une place centrale. Elle était le cœur de la société. C'est sans doute pourquoi, quand les envahisseurs colonialistes sont arrivés, pour diviser et détruire la structure sociale, ils se sont attelés à reconfigurer la place et le statut de la femme afin de la rendre conforme aux valeurs de la chrétienté, la femme au foyer dans une union monogame. Malgré, les différentes mesures, prises par l'église du Vatican, pour abolir la pratique du Gukuna, ce rituel ancestral a résisté et bien qu'ayant subi des transformations, il traversa l'histoire. Le caractère intime de la coutume l'a probablement protégée de la destruction. Aujourd'hui, dans le contexte post-traumatique d'après 1994, le Gukuna participe à la reconstruction identitaire nationale. Le Rwanda en tant qu'état nation moderne est allé chercher des représentations ancestrales dans le but de construire un sentiment d'appartenance collectif puissant et reconquérir – renforcer – leur patrimoine culturel. En écoutant, les discours de la population rwandaise, nous pouvons y déceler une sorte de *nostalgie culturelle*¹⁹ de l'époque où la pratique du Gukuna était prépondérante dans la vie sociale. Le Rwanda se soucie énormément à la perte, et à la disparition de sa culture. Pour y remédier, la transmission des valeurs ancestrales - donc le Gukuna - fait partie intégrante du parcours éducatif scolaire.

15. Conclusion.

À l'époque précoloniale, les jeunes filles avaient intériorisé les modèles de conduite qui correspondaient aux comportements attendus par le reste de la communauté. La société rwandaise produisait certaines contraintes sociales jusqu'à s'immiscer dans la vie intime des individus. Cette assimilation des normes sociales se manifestait même dans l'organisation de la pratique du Gukuna. À travers cette pratique, les femmes s'étaient également créées un moyen d'agir sur leur environnement social. Elles ne subissaient pas cette contrainte sans résistance, elles avaient des capacités individuelles à pouvoir agir sur cette structure imposante. Les femmes étaient assez libres dans l'interprétation de leurs rôles. Ainsi, la société se construisait de façon dialectique grâce aux relations qui se créaient entre tous les individus, entre tous les hommes et toutes les femmes.

16. BIBLIOGRAPHIE :

BERLINER David, *Perdre sa culture*, Bruxelles, Zones sensibles, 2018

¹⁹ Voir BERLINER David, *Perdre sa culture*, Bruxelles, Zones sensibles, 2018

CHRETIEN Jean-Pierre. *Le Sorgho au Burundi*. In: Journal des africanistes, 1982, tome 52, fascicule 1-2. pp. 145-162

GAKIMA Aline, *Le genre dans un contexte post-traumatique, le cas du Rwanda et la pratique du Gukuna*, Édition Universitaire Européenne, 2019

HERZFELD Michael, *L'intimité culturelle*, Presses de l'Université Laval, 2007

L'abbé KAGAME Alexis, *Les organisations socio-familiales de l'ancien Rwanda*, 1954

LÉVI-STRAUSS Claude, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF, 1949 ; Nouv. Ed. Revue, La Haye-Paris, Mouton, 1968

MUSABYIMANA Gaspard, *Pratiques et rites sexuels au Rwanda*. Le Harmattan : Paris, 2006

NSANZE Augustin. *Un domaine royal au Burundi Mbuye (env. 1850-1945)* Paris : Société française d'histoire d'outre-mer, 1980

SMITH Pierre, *Les tambours du silence (Rwanda)*. In: L'Homme, 1997, tome 37 n°143

Quelques mots sur l'autrice :



Aline Gakima a un master d'anthropologie culturelle. Pendant son cursus à l'Université Libre de Bruxelles, elle se passionna aux études des rapports sociaux de sexe. Dans le cadre de son mémoire en 2010, elle effectua une recherche ethnographique de terrain au Rwanda sur l'évolution des catégories du Genre dans un contexte post-traumatique. Cette étude fut publiée en mars 2019 par l'édition universitaire européenne. Le présent article porte sur un thème précis, relaté dans cette recherche.

Je suis une femme burundaise, diplômée en master en anthropologie culturelle à l'Université Libre de Bruxelles en 2010. Je m'intéresse énormément aux études des rapports sociaux entre les femmes et les hommes. Le genre est un fait social total dans le sens où ce concept permet une lecture transversale des comportements sociaux. Les théories du genre rendent possible une analyse globale tout en respectant les valeurs de la diversité sociale. À mon sens, une meilleure connaissance des rapports sociaux de sexe et ses potentielles inégalités, contribuerait à modifier les comportements en vue d'accroître l'égalité des chances.

Pour mon mémoire, je voulais trouver une culture africaine où le discours de la féminité mettrait en avant le pouvoir d'action, le plaisir sexuel et la capacité d'agir sur son environnement. Ma curiosité intellectuelle fut comblée lorsque les entretiens exploratoires me révélèrent l'existence au Rwanda d'une pratique sexuelle féminine appelée « Gukuna ».

Pendant mes études, j'ai très vite senti un malaise dans la manière de décrire la culture africaine avec le regard ethno-centré des anthropologues occidentaux. En tant que jeune femme, africaine, je ne me retrouvais pas dans l'image de l'africaine représentée comme un sujet opprimé, subissant de plein fouet les pratiques culturelles sans pouvoir y agir. L'excision était constamment montrée en exemple pour asseoir la certitude de l'oppression des femmes. Je pris conscience que même l'excision analysée comme une pratique cruelle, inhumaine, inconvenante par un observateur étranger vêtu d'une certaine morale faisant office de référence et de définition des bonnes manières, peut aussi être décrite par celles concernées comme une pratique noble, capable de purifier et d'embellir la femme.

Pour citer cet article : Gakima A. (Juil. 2020) « **Le déroulement et les implications sociales du Gukuna** », Analyse n°31, Edt. Kwandika de Bamko-Cran asbl, Bruxelles.